

Leonard Cohen, le chantre du malheur

Personnage unique dans le rock, il écrit des chansons pour qu'elles durent trente ans et il vit dans un monastère zen. Pour le quotidien français « Le Figaro », il a accepté de parler de sa vieillesse, de sa solitude et du futur.

Bertrand Dicale
Le Figaro
PARIS

PARIS

Leonard Cohen proclame : « J'étais des chansons comme Volvo des voitures. Pour trente ans. » Pire encore : près de trente ans après, ses chansons continuent à déranger, comme peuvent troubler encore Franz Kafka ou Egon Schiele. Depuis 1967, depuis Suzanne, Leonard Cohen met le doigt sur ces plaies qui nous accablent et nous effraient. Ses chansons effraient. Ses chansons sont un trésor de cicatrices, de défaites, de sacrifices. Lorsqu'il compose un air gai (« Tonight will be fine, Heart with no companion »), c'est pour y pleurer la fugacité de tout bonheur, la fragilité de nos sourires.

Dès les premières chansons, une jeunesse l'adulte, qui ne le comprend pas. Beaucoup — surtout en France — achèteront ses disques pour les mélodies mélancoliques, pour *So long Marianne*, *Chelsea Hotel*. Des musiques pour adolescents qui se tiennent par la main et ne voient pas beaucoup plus loin. Surtout, ne voient pas que Cohen prend à contre-pied les rêves du temps. L'époque proclame « Papa tu pue ? » : il confesse n'avoir jamais eu de conflit avec ses parents, de paisibles juifs québécois anglophones très *middle class*. En pleine guerre du Vietnam, il affirme que l'armée est une institution utile et respectable.

Après quelques recueils de poèmes, deux romans (*The Favourite Game* et *Les perdants magnifiques*), il n'est monté sur scène qu'à 33 ans. Depuis, il a fait de ses drames, de ses secrets, une douzaine d'albums, qui lui valent l'admiration, pêle-mêle, de REM et de Georges Pompidou, de Geoffrey Oryema et de Stephan Eicher. Après *The Future*, en 1992, album d'un pessimisme radical, il vient de sortir *Cohen Live*, qui regroupe treize chansons enregistrées en public.

Leonard Cohen n'accorde que très peu d'interviews, toujours étranges, sincères, paradoxales. Il aime s'expliquer, partager, convaincre, d'une belle voix grave et profonde. Il parle parfaitement français mais ne s'exprime là qu'en anglais, pour être sûr d'être précis. Son charme est immense, fait de cette douceur de gestes et d'expression que l'on voit souvent aux moines. Aujourd'hui, à 60 ans, ses traits disent la tristesse, mais aussi une paix inattendue chez un homme qui a tant chanté ses douleurs.

LE FIGARO. — Aimez-vous les interviews ?

LEONARD COHEN. — D'habitude, en interview, on me demande de parler de mon travail. Or mon travail m'intéresse très peu d'un point de vue objectif. Ce que j'en dit est très étranger à son intention réelle. Je dois l'inventer et je n'y trouve pas d'accent de vérité. Je ne me pose pas la question de savoir le comment de ma relation avec mon meilleur ami. Une telle spéculation est inutile en ce qui concerne la vie privée, mais j'en suis également incapable pour mon travail.

Le silence, alors, vaut-il mieux qu'une interview ?

Aujourd'hui, le niveau d'ignorance est tel que l'essentiel de la culture du passé a disparu. Je passe beaucoup de temps dans le silence, j'en suis très familier. Cela demande beaucoup de finesse, d'arriver à être enrichi par le silence. Si les deux interlocuteurs sont prêts à transcender l'angoisse que fait naître le silence, je serais très heureux de donner des interviews silencieuses.

Quel est votre genre de silence ?

Ce n'est pas toujours le même, il est en mouvement perpétuel. Il est fertile, très affairé.

Lisez-vous beaucoup ?

Mon éventail de lectures n'est pas très large. Je relis. Chaque période de ma vie a ses lectures, maintes fois reprises.

Quel est votre livre, en ce moment ?

Deux dictionnaires. Un dictionnaire de rimes, que je regarde de temps à autres. J'ai très rarement utilisé dans mes chansons des rimes qu'il me proposait. Mais lire et relire ces listes de mots permet d'amorcer la pompe. Je lis aussi un



dictionnaire du bouddhisme, par très courts passages, ce qui est l'idéal lorsqu'on voyage.

Vous êtes juif. Votre famille était-elle très engagée d'un point de vue religieux ?

C'était une famille merveilleuse. Plus je vieilliss, plus je respecte et apprécie mon éducation religieuse. Personne ne m'a jamais dit qu'il y avait un dieu, ni ce qu'il voulait, ni ce que je devais faire pour ne pas le mécontenter. On m'a dit que mon oncle se mettrait en colère si je n'allais pas à la synagogue, mais pas que cela me vaudrait la fureur divine. Mon éducation religieuse comportait des traditions, de la chaleur, de la fraternité, une hiérarchie, de l'ordre, beaucoup de musique et de beauté, mais pas de théologie.

Que vous en reste-t-il ?

C'est difficile à dire. Je nage dedans comme un poisson, je ne connais pas d'autre océan. Rien n'en a disparu, tout est intact — c'est mon corps spirituel. J'ai d'autres intérêts, d'autres recherches, je vis dans un monastère zen, mais rien de cette expérience n'a disparu.

Vous vivez dans un monastère zen ?

Depuis quelques années, dans la montagne, à 2000 mètres d'altitude, à deux heures au sud-est de Los Angeles. Bien sûr, je redescend de temps à autre pour mes affaires en ville.

Quand, en Europe, on utilise le terme « monastère », on imagine un architecture magnifique, de la pierre vieille de plusieurs siècles. En fait, c'est une ancienne colonie de 25 ans. Ce sont des baraques de bois toutes simples. Quand j'y suis allé la première fois, il n'y avait que des dortoirs. Maintenant que je suis plus vieux, on me laisse utiliser la cabane des invités de passage, qui a une salle de bains. J'y suis seul, un peu à l'écart, ce qui me permet de brancher mon synthétiseur et de jouer. C'est grand comme ça. (D'un geste, il désigne une petite portion de la suite d'hôtel où a lieu l'interview. L'espace qu'il indique fait à peu près trois mètres sur cinq.)

Ce qui surprend, dans vos écrits comme dans vos chansons, c'est l'empreinte du christianisme et de Jésus. Comme si vous étiez un juif de foi chrétienne.

J'ai toujours aimé le Christ, du jour où je l'ai rencontré, du jour où j'ai ouvert l'autre partie du Livre, le Nouveau Testament. Mon cœur a aussitôt accepté ce personnage si radicalement différent de tous les leaders religieux qui l'ont précédé et suivi. Il s'est lié si intimement à ceux qui étaient vaincus — le criminel, la prostituée. Imaginons aujourd'hui un homme venant et proclamant : « Je suis avec les gosses qui fument du crack, je suis avec les gamins de gangs, je suis avec les délinquants. » C'est une position d'un radicalisme qui, même de nos jours, est absolue. Prenez le Sermon sur la montagne : en deux mille ans, il n'y a aucun leader — religieux, politique, philosophique — qui a pu seulement commencer à pénétrer le mystère de ce sermon, à élucider le paradoxe de cette position qui est au-delà de notre compréhension.

Et du Christ au zen...

Le zen n'est pas une religion. Je suis né dans une religion qui me convient parfaitement, le judaïsme. Et je n'en cherche pas d'autre. Il n'y a pas de dieu, de cosmogonie, de prière dans le zen. C'est un entraînement qui peut illuminer le bouddhisme comme le christianisme ou le judaïsme. C'est une for-

me très particulière de transmission de maître à élève, qui n'est incompatible avec aucune forme de recherche spirituelle. Alan Ginsberg m'a demandé un fois : « Comment fais-tu pour concilier le judaïsme et le zen ? » C'est comme si on me demandait de concilier gymnastique et religion ! Il n'y a aucun conflit.

De toute façon, je sais peu de choses du zen. J'étudie avec mon maître depuis 25 ans, je ne sais pas à quel point il représente l'orthodoxie zen. D'ailleurs, je m'en fiche. Je ne sais même pas si je peux me qualifier de bouddhiste zen. Ce que je sais, c'est qu'avec mon maître j'ai appris un certain nombre de choses intéressantes, qui m'ont permis de rester en vie à certains moments où je craignais le pire.



« Plus personne ne sait rien d'avant les Beatles. »

Vous avez beaucoup cité la bible dans vos chansons. Est-ce dans une perspective purement spirituelle ou est-ce une source pratique de métaphores sur l'homme et la société ?

À un époque, c'était pratique, jusqu'à ce que la société se désintègre jusqu'à l'état dans lequel elle est aujourd'hui. Dans ces années-là, on pouvait utiliser les derniers rôles d'un langage commun à tous. Aujourd'hui, plus personne ne sait même qui étaient David et Goliath. Le niveau d'ignorance est tel que l'essentiel de la culture du passé a disparu. Nous vivons dans une culture « pop », et plus personne ne sait rien d'avant les Beatles. Quand j'écrivais *Story of Isaac*, j'avais l'impression que tout le monde savait de qui je parlais. La vitesse à laquelle nous avons détruit le passé est hallucinante.

Vous le regrettez ?

Non. Les cultures humaines changent, et l'on peut trouver que cela va trop vite, que l'on a plus rien à quoi se raccrocher. Mais il faut accepter la désintégration de ce sur quoi on fondait sa vie. C'est l'obligation première de l'âge mûr : à partir d'un certain moment, on ne peut plus dépendre d'une culture, et il faut en affronter l'effondrement avec nos propres possibilités. C'est ce que j'encouragerais à faire si je n'avais une complète réticence donner des conseils.

Pourtant, au moins deux générations ont écouté vos disques comme ceux d'un guide.

« D'habitude, en interview, on me demande de parler de mon travail. Or mon travail m'intéresse très peu d'un point de vue objectif »

Dans mes chansons ou mes livres, je

parle de mon expérience. Ce que je dis est raffiné, travaillé, plein d'ambiguïtés, et on peut difficilement le réduire à un programme, à une stratégie. Mes textes existent dans leurs termes propres, et non sous forme de slogans. D'une certaine manière, je me tiens très en retrait. Ces textes comportent un secret. Si vous ne le saisissez pas, rien ne peut vous blesser, et la chanson vous semblera tout au plus obscure.

Avez-vous le sentiment que vos chansons aient été comprises comme vous le souhaitez ?

Les choses s'effondraient et personne ne me croyait. Pendant longtemps, on m'a traité d'aberration, de monomaniaque, de militant de la dépression. Dans la période la plus optimiste qui soit, seul parmi tous les chanteurs. Leonard Cohen disait : tout ne va pas si bien, tout n'est pas merveilleux. Dans les années 60, lorsque l'on découvrait toutes libertés, je disais que nos psychismes ne supporteraient pas tant de libertés que les hôpitaux psychiatriques allaient se remplir. Je sentais que venait le Déluge, qu'il nous serait impossible de survivre.

Quelle chose agissait, comme un cercle mystérieux, qui lorsqu'il s'est brisé a produit une énorme angoisse, cette immense catastrophe dans laquelle nous sommes aujourd'hui. Dès que je l'ai senti, je l'ai écrit. J'étais riche, je ne souffrais d'aucune maladie, j'avais une famille, mais j'étais submergé par l'angoisse. La psychanalyse, la politique, même la religion ne peuvent rien contre cela. Dès que je saurai quelle approche permet d'affronter cette angoisse, je l'écrirai. Mais, pour l'instant, je suis toujours dans le noir.

À la chute du Mur de Berlin, j'ai dit : nous entrons dans une incroyable période de chaos, chacun se jettera à la gorge de l'autre. On a dit : « Qu'est-ce qui arrive à ce type ? Il n'est jamais heureux ? », parce que je chantais « J'ai vu le futur, baby, c'est un massacre »

Aujourd'hui, le massacre est là, et il va encore s'étendre. Si le Mur est tombé, c'est qu'il n'était pas assez haut pour nous protéger de ce qui allait arriver. Ce n'était qu'un mur enfant : on pouvait voir au-dessus. Nous allons maintenant construire des murs encore plus hauts, électroniques. Et nous ne verrons plus ce qui se passe en Yougoslavie, et même ce qui se passe à l'autre bout de Paris. Voici ma nouvelle prophétie pessimiste (silence, sourire).

D'un certain point de vue, les choses s'arrangent pour moi. Il y a vingt ans, quand je tenais ce discours à un journaliste, il haussait les épaules. Et, là, je ne vous vois pas beaucoup bouger (rires).

Vous êtes pour le moins « politically incorrect »...

Quand on est au milieu d'un déluge — et ce n'est pas une métaphore, nous vivons le Déluge —, on s'accroche tous à un morceau de bois qui flotte. Quelle est alors l'attitude appropriée quand quelqu'un passe près de vous, sur un autre bout de bois ? Décider de l'existence de Dieu ou de sa non-existence ? Parler de la supériorité supposée de l'homme sur la femme ? Savoir si l'on est conservateur ou libéral ?

Vous n'avez jamais milité, vous ne signez pas de pétitions...

Je signe mon travail, je n'agis pas de façon anonyme. Si je trouvais une pétition suffisamment ambiguë, suffisamment paradoxale, je la signerais.

Vous votez ?

J'ai voté. Je suis rarement là où je dois voter.

Vous vivez aux États-Unis. en avez-

Les cultures humaines changent, et l'on peut trouver que cela va trop vite, que l'on n'a plus rien à quoi se raccrocher. Mais il faut accepter la désintégration de ce sur quoi on fondait sa vie. C'est l'obligation première de l'âge mûr : à partir d'un certain moment, on ne peut plus dépendre d'une culture, et il faut en affronter l'effondrement avec nos propres possibilités.

vous pris la nationalité ?

Non. Je n'abandonnerai jamais ma nationalité canadienne.

Être canadien, qu'est-ce que c'est ?

C'est la question que se posent les Canadiens depuis toujours. Notre principale préoccupation spirituelle est : qui sommes-nous, quelle est notre destinée ? Aujourd'hui plus que jamais, alors que nous sommes très près de diviser notre pays, que le Québec est plus proche que jamais de la sécession...

Cette indépendance vous satisfait-elle ?

Pour ma part, je suis partisan d'une séparation géographique. Nous devrions séparer réellement le Québec du reste du Canada et le déplacer vers les côtes de la Floride, pour jouir d'un climat plus agréable. L'indépendance du Québec nous laisserait trop près du Canada anglais. Il faut que le Québec s'en aille vraiment.

Vous êtes riche. Possédez-vous beaucoup ?

Encore trop. Selon les standards de la classe bourgeoise peu de choses. Mais, de mon point de vue, c'est encore trop. Trop de chemises par exemple — je porte toujours les mêmes. Je ne dis pas ça d'un point de vue spirituel, mais dans un souci pratique. Les choses nous prennent beaucoup trop de temps. Il faut y prendre garde, les laver, les réparer...

Regardez-vous le télévison ?

Par moments, je la regarde beaucoup, pour savoir ce qui se passe dans la tête des gens. Ça me plonge dans une sorte de léthargie, je passe deux ou trois jours devant l'écran, à manger des plateaux-télé. Mais je ne fais plus cela depuis que j'habite dans mon monastère zen. Là, il n'y a pas de télé.

Écoutez-vous ce qui se passe musicalement aujourd'hui — le grunge, le rap ?

Ma fille m'informe de ce qu'elle aime. Mon fils me tient au courant de ce qui se passe dans la musique noire. Et puis, souvent, des jeunes musiciens viennent à mes concerts et me donnent des disques ou des cassettes. Comme ça, j'ai rencontré deux membres de Nirvana à Seattle.

La culture change, va vers d'autres expressions. Je ne vais pas dire : « La musique est pire qu'avant, ils ne savent pas jouer. » En général, les jeunes évaluent la voix d'une façon et dans des termes qui dérangent et agressent la génération qui les précède.

C'est cela, la culture : chaque génération est dépassée, ce qui est source d'une grande confusion. Vous ne pouvez vous sentir en sécurité dans ce que vous avez découvert spirituellement, car ce sera répudié par votre petite soeur.

Vous avez 60 ans cette année. Quel effet cela fait-il ?

Les gens aiment ce genre de symbole. Tant qu'on est en bonne santé, vieillir est une expérience intéressante — bien sûr, si vous déclinez, que vous mourrez, cela n'a rien d'excitant. On vous traite avec plus de respect, les femmes n'attendent pas de vous autant qu'avant, on vous écoute en tenant compte du fait que vous devez quand même savoir une ou deux choses.

Justement, que savez-vous.

La seule chose qui vaille la peine d'être apprise, c'est de parler avec le cœur. Comme le dit mon vieux maître, « plus l'on est vieux, plus l'amour que l'on réclame doit être profond ».

Et recevez-vous ce vous réclame ?

Oui. Toutes les relations s'approfondissent, même pour acheter des cigarettes au kiosque du coin de la rue.

Vous sentez-vous toujours seul ?

De plus en plus seul. Et c'est pourquoi à mon âge on a besoin, pour survivre, d'un amour plus profond encore.

Seriez-vous devenu plus sage ?

Non. Quant on vieillit, l'éventail s'élargit : on devient plus sage et plus stupide, plus sobre et plus ivre, plus amoureux et plus seul. Tout est pour moi si ouvert, si vaste.

MONDE



L'EXPRESS INTERNATIONAL

ÉTATS-UNIS

Newt Gingrich renonce à 4,5 millions

Le futur « speaker » (président) de la Chambre des représentants Newt Gingrich a annoncé hier à Marietta (Géorgie) qu'il renonçait à 4,5 millions de dollars d'avance sur les droits d'auteur de deux de ses prochains livres. M. Gingrich avait conclu un accord avec une société d'édition du magnat de la presse Rupert Murdoch, lui offrant 4,5 millions de dollars pour l'écriture de deux livres. Cet accord, révélé la

semaine dernière, a suscité des critiques parmi les adversaires démocrates du futur « speaker » républicain mais aussi de la part de Bob Dole, son alter-ego au Sénat. Face à cette levée de boucliers, M. Gingrich a annoncé au cours d'une conférence de presse qu'il n'accepterait de l'éditeur qu'une avance d'un dollar, avant de percevoir les droits d'auteur sur la vente des ouvrages.

d'après AFP

BRÉSIL

Cardoso prête serment demain

Symbole du renouveau économique, Fernando Henrique Cardoso, 62 ans, prêterait serment demain à Brasília comme 4ème président du Brésil et succéderait en grande pompe à Itamar Franco, pressenti pour représenter son pays au Portugal. Élu en octobre dernier dès le premier tour des élections présidentielles pour mener le Brésil sur la voie de la stabilité économique, M. Cardoso sera intronisé devant le Congrès avant de recevoir l'écharpe du pouvoir des mains de son prédécesseur et d'être congratulé par les représentants de quelque 90 pays dont une dizaine de chefs d'États, pour la grande majorité d'Amérique latine. Le président du Portugal, M. Mario Soares, sera le seul président européen à assister aux cérémonies qui dureront tout l'après-midi de demain et s'acheveront tard dans la nuit par un gala quasi impérial de quelque 3 000 convives où, retour des traditions oblige, le smoking sera obligatoire.

d'après AFP

TURQUIE

Attentat à la bombe

Une personne a été tuée, 2 autres blessées dans l'explosion d'une bombe hier dans la soirée dans la pâtisserie de l'hôtel Marmara, un établissement de luxe sur la rive européenne d'Istanbul. La bombe, à retardement, avait été déposée dans la poche d'un manteau abandonné dans la pâtisserie. L'attentat n'a pas été immédiatement revendiqué. Il intervient cependant alors que le Front islamique des combattants du Grand Orient (IBDA-C), un groupuscule armé islamiste, vient d'annoncer des actions violentes à l'occasion des fêtes de Nouvel An. IBDA-C a revendiqué un attentat à la bombe qui a fait un blessé jeudi à Istanbul dans un centre commercial. Dans sa dernière livraison, l'hebdomadaire *Taraf*, tenu pour proche du IBDA-C, a qualifié les prochaines fêtes d'« habitude chrétienne imposée aux musulmans ». Il a appelé les partisans d'IBDA-C à attaquer les « centres de trahison occidentalistes », en particulier les discothèques et les boutiques offrant des étalages spéciaux pour le Nouvel An.

d'après AFP

IRAN

La bataille du « marja taklid »

Le président Ali Akbar Hachemi Rafsandjani a démenti hier toute lutte de pouvoir entre des chefs religieux chiites d'Iran pour devenir « marja taklid » (source d'émulation), plus haut dignitaire du rite. Dans un sermon, il a estimé que les articles selon lesquels le guide de la république, l'ayatollah Ali Khamenei, ferait pression pour avoir ce titre relevaient de la « pire injustice ». Plusieurs journaux iraniens et des religieux influents ont fait campagne ces dernières semaines pour que Ali Khamenei — successeur de l'ayatollah Ruhollah Khomeini à la tête de l'État en 1989 — devienne aussi « marja taklid » en remplacement du grand ayatollah Mohammad Ali Araki, décédé il y a un mois. Des responsables ont expliqué que des hommes comme l'ayatollah Hossein Ali Montazeri, qui avait déjà été exclu de la succession de Khomeini, ne devaient pas être autorisés à prendre le titre de « marja ». Un journal a rapporté cette semaine des manifestations d'hostilité devant son domicile à Qom.

d'après Reuter

À défaut de pouvoir attaquer au sol, les Russes continuent de bombarder Grozny

d'après AP et AFP
GROZNY

Ignorant les appels du président Djokhar Douaïev et de religieux en faveur d'un cessez-le-feu et de la reprise des négociations, l'armée russe a poursuivi hier ses bombardements sur la région de Grozny tout en restant à quelques kilomètres du centre de la capitale tchétchène. Devant l'afflux des réfugiés, le HCR a commencé à se mobiliser.

Les centaines de blindés et des milliers d'hommes des forces armées russes étaient toujours enlisés hier devant Grozny, voyant leurs rares tentatives de percer les lignes tchétchènes repoussées par les quelques centaines de combattants indépendantistes.

Au 19e jour de leur offensive, à défaut de combats, l'artillerie et l'aviation russe ont ainsi continué sans relâche leurs bombardements de Grozny et de sa région. Les forces de Moscou ont annoncé avoir pris le contrôle de l'aéroport Khankala de Grozny ainsi que de la localité d'Oktyabrskoye (sud-ouest de Grozny).

Par ailleurs, une très inquiétante fumée continuait de s'échapper d'une raffinerie de la ville, incendiée par les bombardements. Le sinistre menaçait même de s'étendre à un réservoir d'ammoniaque situé à proximité.

Les parlementaires tchétchènes ont



PHOTO AP

On estime à 100 000 le nombre de civils tchétchènes qui ont fui les combats vers le Daghestan et l'Ingouchie, tandis que 200 000 autres se sont réfugiés à l'intérieur des terres.

même lancé un appel à la communauté internationale pour qu'elle fasse pression sur Moscou et qu'elle accorde son aide afin de prévenir une catastrophe écologique pouvant naître de l'incendie de plusieurs raffineries. Les Russes ont imputé cet incendie à

des mines tchétchènes, affirmant qu'aucune des raffineries (de la capitale) n'a été bombardée. De son côté, le général Pavel Gratchev, ministre russe de la Défense, a fait savoir que ses forces étaient prêtes à poursuivre leur progression vers le centre de la ca-

pitale. L'appel à un cessez-le-feu et à la reprise des négociations lancé jeudi par le général Douaïev a été séchement rejeté hier à Moscou.

Le député Magomed Tolbojev a ainsi estimé que la condition d'un retrait russe en préalable était inacceptable.

Réuni à Vladikavkaz (sud de la Russie), un groupe oecuménique de religieux du Caucase a également appelé hier au cessez-le-feu et à l'aide aux réfugiés, selon l'agence ITAR-Tass.

On estime à 100 000 le nombre de civils tchétchènes qui ont fui les combats vers le Daghestan et l'Ingouchie, tandis que 200 000 autres se sont réfugiés dans l'intérieur des terres.

Devant la situation humanitaire alarmante (Moscou a refusé l'accès de Grozny au Comité international de la Croix-Rouge), le Haut commissariat de l'ONU aux réfugiés a annoncé à Genève qu'il avait envoyé une équipe chargée d'évaluer les besoins des réfugiés aux frontières.

Le HCR devrait envoyer d'urgence des couvertures au Daghestan et en Ingouchie, alors que le Programme alimentaire mondial enverra des biscuits protéinés et des sachets de nourriture et que l'OMS distribuera des médicaments. Selon le HCR, l'envoi de bois de chauffage et de chlore (pour prévenir le choléra) est également envisagé. Grozny n'a pas reçu d'aide humanitaire depuis le 17 décembre.

Cisjordanie : bataille rangée entre l'armée et des manifestants anti-colonisation

d'après AFP

EL-KHADDER (Cisjordanie)

La confrontation entre l'armée et quelque 2 000 opposants à l'extension d'une colonie juive en Cisjordanie occupée a tourné hier à la bataille rangée, faisant dix-huit blessés dont trois militaires.

Plusieurs dizaines de manifestants ont été interpellés par l'armée sur le chantier d'agrandissement de la colonie d'Ephrat, près du village palestinien d'El-Khadder à cinq kilomètres au sud de Bethléem. L'armée a imposé un couvre-feu.

Dans une communication téléphonique relayée par des mégaphones, le président de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat, a demandé aux manifestants de « poursuivre la lutte pour libérer leur terre ». « Vous avez choisi la voie la plus dure, mais c'est la voie de la liberté », a-t-il déclaré.

Les échauffourées se sont produites après la grande prière musulmane du vendredi, organisée en signe de protestation au pied de la colline où se déroulent les travaux.

Des bulldozers aplattissent depuis une semaine un terrain de 40 hectares en vue de la construction de 500 logements. Les villageois d'El-Khadder affirment que ce terrain leur appartient. Les travaux ont cessé pour le shabat, le repos hebdomadaire juif, et doivent reprendre demain.

Les soldats israéliens se sont opposés aux manifestants qui voulaient marcher vers le chantier, déclaré par l'armée zone militaire fermée. Selon des sources palestiniennes, quinze manifestants ont été blessés, dont trois femmes. Aucun coup de feu n'a été tiré.

Des sources militaires ont pour leur part fait état de trois soldats légèrement blessés.

Des centaines de militants israéliens anti-colonisation ont participé à la ma-



PHOTO REUTERS

Un soldat israélien pointe son fusil M-16 sur une femme palestinienne au cours de la manifestation anti-colonisation tenue hier à Al-Kader.

nifestation, brandissant des pancartes et des banderoles appelant à l'arrêt de la colonisation et à une paix entre les peuples israélien et palestinien.

L'imam de la prière, cheikh Mohamed Adwi, qui avait été banni par Israël au Liban en 1992, a encouragé les villageois à poursuivre la lutte contre l'extension d'Ephrat. « Tous ceux qui meurent en défendant leur terre sont des martyrs », a-t-il proclamé.

Le maire de la ville arabe israélienne d'Oum al-Fahm, cheikh Raed Salah, a déclaré à la foule que « si l'injustice se prolonge, elle se retournera contre ses auteurs. Cette injustice enclenche un compte à rebours pour la destruction du processus de paix ».

Plusieurs députés arabes au parlement israélien et des responsables de l'Autorité palestinienne ont assisté au rassemblement. « Si Israël ne se rétracte pas, nous allons organiser une escalade politique et populaire », a déclaré M. Ahmed Tibi, conseiller arabe israélien de M. Arafat.

Une villageoise, Amira Ahmad, a affirmé que les Palestiniens « reprendront l'intifada si les colons ne se retirent pas. Nos enfants ont déjà connu les prisons israéliennes. Ils n'ont pas peur d'y retourner ».

Le président de l'OLP, Yasser Arafat, a estimé hier que l'extension controversée de la colonie juive constituait

une « violation flagrante » de l'accord de paix israélo-palestinien signé en 1993. L'OLP, opposée à la colonisation juive en Cisjordanie, a averti que la poursuite de l'extension d'Ephrat risquait de remettre en cause le processus de paix.

La Cour suprême d'Israël a rejeté jeudi une requête palestinienne de stopper les travaux. Le gouvernement de M. Yitzhak Rabin a cependant promis à M. Arafat d'étudier lundi la possibilité de les suspendre.

Hier, la Cour suprême a répondu à une nouvelle requête en donnant un délai de quatorze jours à l'armée pour s'expliquer sur l'interdiction des manifestations sur le chantier.

► REPÈRES □ Mexique

Sombre anniversaire

SUSANA HAYWARD
de Associated Press
MEXICO

Sombre anniversaire pour le Mexique. L'espoir né après l'entrée en vigueur le 1er janvier dernier de l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) a été terni tout au long de l'année par la révolte des Indiens du Chiapas, les assassinats politiques, la chute de 44 p. cent de la Bourse et, ces derniers jours, la grave crise du peso.

En remplaçant au pouvoir Carlos Salinas de Gortari le 1er décembre dernier, le président Ernesto Zedillo a certes trouvé une situation économique assainie, même si les disparités sociales restent énormes. Mais depuis une dizaine de jours, il doit faire face à de graves tensions financières.

La crise s'est déclenchée à partir d'une brutale dévaluation de la monnaie nationale, déclarée flottante face au dollar depuis le 22 décembre, et qui en l'espace d'une semaine s'est dépréciée de plus de 50 p. cent par rapport à son ancien cours.

Mercredi, la Banque centrale mexicaine a tenté de calmer le jeu en décrétant une hausse de 100 p. cent des taux d'intérêt, tandis que le gouver-

nement demandait une aide d'urgence au Fonds monétaire international. Le FMI a entamé des discussions avec les États-Unis, le Canada (les partenaires du Mexique au sein de l'ALENA) et les autres membres du Groupe des sept pays les plus industrialisés en vue de débloquer une enveloppe de plus de 10 milliards de dollars.

De son côté, le président Zedillo a annoncé jeudi qu'un « plan d'urgence économique » serait mis en place début janvier. Cela n'aura pas suffi toutefois à sauver le ministre de l'Économie et des Finances, Jaime Serra Puche, dont la démission a été annoncée en même temps. Cet homme de 43 ans, qui avait participé à l'élaboration de l'ALENA, avait été très critiqué ces derniers jours dans les milieux d'affaires mexicains comme étrangers pour son action sur la dévaluation du peso. Il sera remplacé par Guillermo Ortiz Martínez.

Car bien évidemment, la crise mexicaine ne s'est pas contentée de mettre à mal la Bourse nationale, qui a subi une chute de 44 p. cent au total — après la hausse de 47 p. cent enregistrée en 1993. Elle s'est répercutée sur d'autres places financières, atteignant notamment celles des partenaires du Mexique au sein de

l'ALENA, mais aussi les pays latino-américains voisins.

Certains investisseurs étrangers ont perdu plusieurs milliards de dollars en quelques jours et la confiance financière risque bien de mettre des années à se réinstaller. Sur le plan économique, les conséquences ne sont pas plus réjouissantes : l'inflation réduite à moins de 10 p. cent, grand succès du président sortant Salinas (après des niveaux qui avaient déjà atteint 160 p. cent), pourrait reprendre sa place dans la spirale infernale dévaluation-inflation.

Toutefois, affirme Daniel Dolan, conseiller en économie à l'ambassade des États-Unis, « le Mexique demeure un bon pari, soutenu sans faille par l'ALENA et la géographie. (...) Les États-Unis ne laisseront jamais tomber cette nation ».

Pourtant, s'ils ne sont pas des moindres, ces problèmes économiques financiers sont loin d'être les seuls auxquels aura été confronté le Mexique en 1994.

L'année s'était ouverte sur ce qu'on a appelé « la révolte du Chiapas », les Indiens de cet État défavorisé du sud du Mexique ayant pris les armes pour reconquérir leurs terres détenues illégalement par quelques grands pro-

priétaires. Il aura fallu attendre ce mercredi pour voir une première concession du gouvernement dans cette affaire. Après une démonstration de force de l'armée mexicaine face aux guérilleros zapatistes, ceux-ci se sont vu contraints d'accepter la défaite militaire et l'ouverture de négociations de paix. Mais en retour, le président Zedillo a promis la distribution de 26 000 hectares de terres entre les petits agriculteurs locaux.

Appuyant ses paroles d'un geste symbolique immédiat, il a ordonné la confiscation immédiate d'une propriété de plus de 5 000 hectares, dépassant largement la superficie maximale prévue par la loi.

Toutefois, en dépit de ce premier pas, la crise n'en est pas au point d'être définitivement résolue. Si l'on y ajoute les assassinats politiques — comme celui du candidat du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI, au pouvoir) à l'élection présidentielle en mars et le secrétaire général du PRI en septembre — ou les problèmes liés à la drogue, il ne reste plus qu'à souhaiter au peuple mexicain beaucoup de persévérance pour l'année 1995.

PUBLIREPORTAGE

Expo habitat du Montréal Métropolitain

À ne pas manquer samedi prochain dans

La Presse

Respect du cessez-le-feu en Bosnie

Progrès dans les négociations sur la cessation des hostilités

d'après AFP
SARAJEVO

■ Le cessez-le-feu était globalement respecté hier matin sur l'ensemble de la Bosnie, y compris dans la poche musulmane de Bihac, et les négociations sur la cessation complète des hostilités progressaient, ont indiqué les Nations unies.

« Le cessez-le-feu continue d'être respecté bien que des violations soient toujours enregistrées », a affirmé M. Alexander Ivanko, porte-parole civil de la Force de protection des Nations unies (FORPRONU).

Pour les dernières vingt-quatre heures la FORPRONU a constaté 26 violations du cessez-le-feu, a précisé le porte-parole militaire de la FORPRONU à Sarajevo, le commandant Hervé Gourmelon. Ces violations ont été enregistrées principalement dans la poche de Bihac, dans l'ouest de la Bosnie, où une intensification des violations du cessez-le-feu avait été constatée jeudi. Toutefois, la FORPRONU estimait que « la situation était calme à Bihac » hier et que « les activités militaires constatées correspondent à 10 p. cent de celles enregistrées il y a quinze jours ».

Les combats en Bosnie avaient sensiblement baissé d'intensité les jours qui ont précédé le cessez-le-feu, entré en vigueur le 24 décembre pour une durée de quatre mois et sept jours entre les bosniaques et les serbes bosniaques.

Dans la poche de Bihac, où opèrent notamment les milices du dissident musulman Fikret Abdic, alliées aux serbes, la FORPRONU a enregistré des « activités



Un soldat serbe tente minutieusement de désamorcer une mine antipersonnelle, sous le regard inquiet de son compagnon.

militaires très modérées » au sud de Velika Kladusa, le fief de M. Abdic. Quelques obus seraient tombés dans ce secteur, sans que l'on sache d'où ils avaient été tirés, et une vingtaine de tirs d'armes automatiques a été recensée.

Ces « activités militaires » auraient

pour objectif d'empêcher les forces bosniaques à majorité musulmane de Sarajevo de renforcer leurs lignes au nord de la ville de Bihac, souligne-t-on à la FORPRONU.

Quelques obus sont également tombés dans le secteur du front autour de la ville

de Bihac, dans le sud de la poche, indique-t-on également. L'origine des tirs n'a pas été définie.

Des réfugiés, qui avaient quitté Velika Kladusa lors de l'offensive des forces bosniaques à la fin de l'été, ont commencé à regagner cette ville, reconquise il y a une quinzaine de jours par les forces de Fikret Abdic, indique-t-on de même source.

Le général Michael Rose, commandant de la FORPRONU pour la Bosnie en charge de la médiation sur la cessation complète des hostilités entre les bosniaques et les serbes bosniaques, a rencontré hier matin le vice-président bosniaque, M. Ejup Ganic. Il a discuté du nouveau projet d'accord de cessation des hostilités des Nations unies qui a reçu jeudi l'aval des responsables serbes bosniaques, a précisé M. Ivanko.

Le gouvernement bosniaque a, de son côté, présenté un texte amendé du premier projet des Nations unies. À la lecture de ces textes, M. Ivanko estime que des « progrès significatifs » ont été accomplis entre les deux parties mais qu'il faudra que le général Rose se rende à nouveau à Pale, le fief des serbes situé à une quinzaine de kilomètres de Sarajevo, pour finaliser une version commune aux deux parties.

« La FORPRONU estime toujours que l'accord peut être signé soit demain (samedi) soit dimanche », a souligné M. Ivanko.

L'accord sur la cessation complète des hostilités en Bosnie organise en fait le cessez-le-feu et devrait définir principalement la façon dont les forces des Nations unies vont s'interposer entre les belligérants.

Scalfaro et Berlusconi s'affrontent

d'après AFP
ROME

■ Le président de la République italienne Oscar Luigi Scalfaro a annoncé hier qu'il continuerait ses efforts pour former un nouveau gouvernement, une majorité des partis consultés au cours de la semaine s'étant prononcés contre des élections immédiates.

Le premier ministre italien démissionnaire Silvio Berlusconi a aussitôt répliqué qu'il était indispensable de procéder sans attendre à des élections, car « le parlement ne correspond plus à la réalité du pays. Ce parlement a perdu sa légitimité », a-t-il dit au cours d'une conférence de presse, parce qu'une force politique a trahi la volonté populaire ». Il faisait référence à la Ligue du nord qui a quitté il y a huit jours la majorité gouvernementale élue en mars dernier.

À l'issue de quatre jours de consultation avec l'ensemble des partis italiens, le chef de l'État a déclaré à la presse qu'un « non » aux élections immédiates que demande le premier ministre démissionnaire Silvio Berlusconi a été nettement exprimé. Sans se prononcer sur l'issue des consultations en cours — nouveau gouvernement ou élections — il a précisé qu'il se voyait « obligé constitutionnellement » d'approfondir « les discussions politiques » pour voir s'il existe des possibilités concrètes de former un gouvernement.

Le chef de l'État entamera donc un second tour de consultation, mardi, après les fêtes de fin d'année, et espère pouvoir désigner un premier ministre à la fin de la semaine prochaine, alors que les milieux économiques s'inquiètent de la prolongation de la crise et que la lire a atteint jeudi le seuil record d'un mark pour 1050 liras.

M. Scalfaro s'est gardé d'exclure des élections anticipées, évoquant seulement l'opposition exprimée par une majorité de ses interlocuteurs à un scrutin immédiat.

Le parlement italien a été élu en mars 1994 pour une durée de cinq ans. Il reste donc plus de quatre ans avant le terme normal de la législature.

Les grands journaux italiens ont estimé dans leurs éditions d'hier que l'hypothèse privilégiée par M. Scalfaro était celle d'un gouvernement dit « électoral » chargé de préparer des élections anticipées, sans Silvio Berlusconi à sa tête.

Le secrétaire national du Parti démocratique de la gauche (ex-PCI, principal parti d'opposition), M. Massimo D'Alema, souhaite la formation d'un gouvernement technique chargé de faire adopter plusieurs lois rétablissant la sérénité dans le pays, en matière de budget, d'équilibre de l'information et de réforme du système électoral. Ce gouvernement serait en fonction pour un délai déterminé à l'issue duquel des élections anticipées auraient lieu, ce que les oppositions progressiste et démocrate-chrétienne jugent inévitables à terme.

M. Berlusconi a estimé au cours de sa conférence de presse qu'un gouvernement ne pouvait sortir d'un « parlement délégitimé » par le renversement d'alliance de la Ligue du Nord qui a quitté la majorité pour l'opposition.

Son parti Forza Italia et son allié indéfectible, l'Alliance nationale (néofasciste) de Gianfranco Fini, ont maintenu la pression, encore hier, pour affirmer qu'il n'y avait pas d'alternative à un gouvernement « Berlusconi-bis » qui conduise le plus vite possible le pays aux urnes.

L'armée haïtienne au rancart

JACQUELIN TÉLÉMAQUE
collaboration spéciale
PORT-AU-PRINCE

■ Plusieurs centaines de personnes ont investi mercredi dernier les abords du Grand quartier général de l'armée et du palais national pour réclamer le démantèlement de l'armée haïtienne. « Nous ne voulons pas d'armée », pouvait-on lire sur les pancartes arborées par les manifestants.

Cette manifestation fut une réaction aux événements qui ont conduit deux jours plus tôt à l'occupation du Grand quartier général de l'armée (GQG dans le langage des militaires) par les militaires de la force multinationale.

C'est que plus d'un millier de militaires haïtiens démobilisés en raison de la réduction par le président Aristide des forces armées s'étaient massés lundi devant l'édifice du GQG pour faire valoir leurs revendications salariales : versement de leur paye de décembre et paiement de leurs primes de pension.

Ces soldats se sont par la suite rués à l'intérieur de l'édifice pour s'en prendre au général Mondésir Beaubrun, chef d'état-major. Un échange de tirs a eu lieu. La force multinationale a vite maîtrisé la situation en procédant à l'arrestation d'une cinquantaine de personnes et en confisquant toutes les armes se trouvant à l'intérieur du bâtiment. Des témoins ont vu, du côté du Champs-de-mars, des militaires fuir dans toutes les directions, abandonnant leurs armes.

Une maison située non loin du Quartier général de l'armée a également été prise à partie par des manifestants en colère qui n'ont pas apprécié que des armes y aient été découvertes.

Le bilan de cette journée humiliante pour les ex-soldats de l'armée est de trois morts et de six blessés, selon les données fournies par le major Régina Largent, de la force multinationale.

La population massée aux abords du palais national et du GQG a suivi ces événements avec un intérêt soutenu. Elle applaudissait à tout rompre lorsque les militaires haïtiens sont sortis menottés de l'édifice et conduits par la force multinationale au Service d'investigation et anti-gang. C'est un dur revers de médaille pour des « zenglendos » (brigands) en puissance et identifiés par la population comme responsables des crimes de toutes sortes durant les trois ans du coup d'État.

Un lundi humiliant aussi pour les militaires parce que les centaines de manifestants ne cessaient de crier « Plus d'armée ! ». Quand on n'a pas d'alliés à sa cause il est difficile de livrer bataille. En effet, les anciens militaires ne peuvent compter que



Les militaires de la force multinationale fouillaient hier toutes les personnes aux abords du Grand quartier général de l'armée.

sur les armes non rendues pour faire valoir leurs revendications. Ils supportent d'ailleurs très mal la présence des journalistes. Rôchil François Jr de Radio métropole et Patrick Eliancy de Télé-Haïti en ont fait l'amère expérience la semaine dernière dans la cour du Quartier général de l'armée. Les deux journalistes ont été pris à partie par les anciens soldats qui ne voulaient rien savoir de la presse.

Violence

En principe, l'armée compte maintenant 1500 hommes au lieu des 7000 d'antan. Mais tous les secteurs politiques s'accordent à reconnaître qu'il s'agit d'une armée qui se tient sur des jambes de coton. Dès qu'on essaie d'y mettre un peu de chair, elle ne peut que s'écrouler.

Cette situation n'a pas fait disparaître la violence. Il est vrai que cette dernière a diminué depuis le retour du président constitutionnel. Mais dans l'ensemble de la classe politique on admet que le moment le plus difficile n'est pas encore passé. Les nuits ne s'écoulent pas sans que les instructeurs internationaux de police n'enregistrent des cas de vols et autres types d'agressions. Et pour couronner le tout, le dépôt de drogue géré par le service des narcotiques a été pillé dans la nuit de lundi à mardi.

Les Haïtiens s'attendent à des jours sombres. Le ministre de la Défense, le général retraité Wilthan Lhérisson, a rendu responsables de la situation les commandants de garnisons qui ont dirigé les militaires démobilisés vers le GQG. Il a indiqué par la même occasion que trois ministères se chargeront de reclasser les démobilisés : l'Agriculture, la Santé publique et le ministère des Travaux publics. Ceci ne rassure pas les anciens militaires peu habitués à gagner leur vie par le travail.

En conférence de presse tenue mercredi dans la capitale haïtienne, le porte-parole de l'ambassade des États-Unis, Stanley Schrager, a indiqué qu'un programme de recyclage est prévu pour une période de six mois pour les militaires démobilisés. L'organisme chargé de gérer ce programme n'est autre que l'Office des migrations internationales, le même qui s'est chargé du programme des réfugiés il y a à peine quelques mois.

La désignation des ministères par Wilthan Lhérisson comme lieu de recrutement pour les anciens membres de l'armée pourrait provoquer, aux yeux des observateurs, de nouveaux rassemblements et de nouvelles occasions de violence de la part des anciens militaires peu habitués au jeu démocratique.



Le pilote Bobby Hall a été accueilli hier par le colonel Mark Shoemaker après avoir traversé la démarcation entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, sous l'oeil des militaires nord-coréens.

Hall confirme que son hélicoptère a été abattu par les Nord-Coréens

d'après Reuter et AFP
BASE D'OSAN, Corée du Sud

■ Libéré quelques heures plus tôt par la Corée du Nord qui l'accusait d'espionnage, le pilote d'hélicoptère américain Bobby Hall a quitté la Corée du Sud, hier soir, pour pouvoir passer le réveillon du Nouvel an avec sa famille, en Floride.

Des responsables américains ont précisé qu'il avait pris le même avion militaire que Thomas Hubbard, sous-secrétaire d'État adjoint américain qui a négocié sa libération à Pyongyang.

L'adjudant-chef Bobby Hall, l'un des deux pilotes de l'hélicoptère américain qui s'était écrasé le 17 décembre dernier en territoire nord-coréen, a été libéré hier matin par les Nord-Coréens et a d'abord regagné la Corée du Sud.

Avant de partir pour les États-Unis, il s'est dit attristé par la mort de son copilote David Hilemon, tué dans l'accident.

« Et je veux remercier tous les soldats, tous les marines et tous les pilotes qui ont oeuvré pour me ramener aux États-Unis et au monde libre », a-t-il déclaré aux journalistes.

Le pilote devrait gagner la base aérienne de MacDiill, près de Tampa, en Floride, à environ 40 km de sa résidence de Brooksville, où l'annonce de sa libération a été accueillie avec des pleurs de joie et des embrassades par sa famille.

Bobby Hall, 28 ans, avait franchi la ligne de démarca-

tion entre les deux Corées au point de passage de Panmunjom à 11 h 15, cinq minutes après Thomas Hubbard.

L'hélicoptère a été « apparemment abattu », selon le témoignage du pilote qui a pu contrôler la chute de l'engin, a déclaré hier un haut responsable du Pentagone.

Ce dernier a ajouté que le pilote avait dit la vérité en reconnaissant par écrit s'être trompé de route, dans sa « confession » diffusée par les autorités nord-coréennes, même si ce document a été rédigé dans des conditions de « contrainte mentale ». Aucune violence n'a été exercée contre le pilote durant sa détention, a ajouté ce responsable.

L'appareil, qui volait à environ 300 mètres d'altitude, a été victime d'une avarie, vraisemblablement provoquée par des tirs, et le pilote a pu conserver « un contrôle raisonnable » de l'hélicoptère qui a effectué un atterrissage d'urgence, le moteur ne fonctionnant plus alors que les ailes continuaient à tourner.

Le Pentagone indique depuis le début de cet incident que le pilote a confondu un point de contrôle régulier avec le passage de la ligne d'interdiction de vol.

Aucune indication n'a été fournie sur les causes de la mort de l'autre pilote, David Hilemon, et notamment sur le fait de savoir s'il a été tué par d'éventuels coups de feu dirigés contre l'appareil ou s'il est mort durant la chute de l'hélicoptère.

LES BÉBÉS DE L'ANNÉE 94

Un cahier spécial à ne pas manquer
aujourd'hui dans

La Presse